NOTICE NÉCROLOGIQUE

Sur M. de MONTEGRE, docteur-médecin.

Extrait de l'Abeille Haïtienne, imprimée au Port-au-Prince.

(N°. 5, IIe. année, le 1er. octobre 1818.)

L'homme qui, mû par un sentiment de philanthropie, consacre ses veilles et ses talens à des travaux d'utilité publique, et qui n'attend d'autre récompense de ses peines que cette satisfaction intérieure qu'on ressent après avoir fait le bien, a des droits sans doute à l'estime et aux éloges de ses contemporains et de la postérité; mais combien n'en mérite pas celui qui, brûlant du désir de se rendre utile à ses semblables, n'écoutant que le zèle qui l'enflamme, quitte tout à coup sa patrie où des succès non-interrompus dans les sciences lui avaient acquis une juste célébrité, renonce à d'anciennes et douces habitudes, contractées dans un séjour plein de délices; s'arrache du sein d'une famille chérie, traverse les mers et expose ses jours pour satisfaire au besoin que son cœur éprouve d'atteindre ce louable but. Le désir de couronner d'honorables travaux par une aussi glorieuse entreprise, un si noble et si généreux dévouement sont assurément dignes d'admiration; et il est consolant de voir les lumières du siècle, de concert avec la philanthropie, étendre chaque jour davantage l'empire de ces sentimens, et faire justice des doctrines absurdes qu'une odieuse cupidité a inventées pour dégrader l'homme. S'il est consolant de voir que l'époque actuelle porte avec elle de grands sujets d'espérance pour l'avenir, il ne l'est pas moins, pour nous particulièrement, d'avoir à faire connaître que c'est dans ces mêmes sentimens que nous venons de retracer, que feu M. de Montegre (de son vivant, membre de la Faculté de médecine de Paris et de plusieurs sociétés savantes) était venu en ce pays. Jaloux d'associer son nom à ceux de ces philanthropes éclairés à qui l'humanité est si redevable, par

cela même qu'ils n'ont cessé de plaider au tribunal de la raison la cause sacrée des opprimés, son intention, en se rendant ici, était d'établir, sous les auspices du gouvernement, une école de médecine, et de contribuer, par tous les moyens qui auraient dépendu de lui, au perfectionnement de nos connaissances, tant dans les arts de l'esprit et de l'imagination que dans les arts industriels qui peuvent s'appliquer à nos localités et se concilier avec nos institutions. Mais, hélas! à peine arrivé parmi nous, il tombe malade; une fièvre maligne le saisit; peu de jours après la mort le ravit à nos espérances, et il ne nous reste plus de cet homme de bien que le souvenir reconnaissant de l'excellence de son âme et des services qu'il voulait rendre, en coopérant à répandre les lumières sur notre patrie, et à y nationaliser le goût de toutes espèces d'études. Ce savant estimable a vu la mort s'approcher avec toute la résignation et toute la fermeté que donnent la philosophie et le témoignage d'une conscience exempte de reproches. C'est dans ce calme de l'âme qui caractérise le juste, l'homme vertueux, qu'il a rendu le dernier soupir. Les sciences, qui lui sont redevables à tant d'égards, doivent déplorer sa perte. Nous sentons trop combien elle est grande pour nous, pour ne pas la déplorer aussi du fond de notre âme. Mais combien n'affligera-t-elle pas ses amis! Ceux qui lui tiennent par les liens du sang, eux ont pu jouir des agrémens de sa société et apprécier toutes les qualités qui le distinguaient. Puissent les larmes que nous mêlons aux leurs, et l'expression des regrets que nous déposons ici, leur offrir quelque consolation!

Nous n'avons voulu, dans cette courte notice sur feu M. de Montegre, que payer un dernier tribut d'admiration et de reconnaissance à sa mémoire, et consacrer les sentimens que ses vertus nous ont inspirés. Cette triste circonstance servira aussi à prouver que, si nous savons repousser les injustes agressions de nos détracteurs, et nous tenir en garde contre

le charlatanisme de certains faux docteurs qui ont cru trouver en nous une puérile crédulité, nous savons aussi rendre hommage au véritable mérite et aux intentions pures.

Nous n'avons jamais eu l'avantage de connaître l'habile médecin qu'une mort prématurée vient d'enlever à la société et aux sciences, autrement que par quelques-uns de ses écrits : nous ne pourrons, par conséquent, rapporter ici les particularités intéressantes de sa vie. Tout ce que nous savons à cet égard, c'est que, jeune encore, il parcourut avec honneur la carrière des armes, et qu'il ne l'abandonna que pour se livrer à son goût dominant, à l'étude des sciences naturelles, et principalement à celle de la médecine. Les progrès qu'il fit dans cette nouvelle carrière durent être rapides : car, avant l'âge de trente ans, il s'était fait connaître dans le monde savant par plusieurs ouvrages dans lesquels une vaste érudition est jointe à une critique judicieuse et à une finesse de tact et d'observations peu commune. A peu près à la même époque, il s'était chargé de la rédaction de la Gazette de santé de Paris, qu'il a continuée, du moins nous le pensons, jusqu'au moment où il a quitté sa patrie pour venir apporter ses lumières dans la nôtre. Étrangers à l'art de guérir, nous ne nous permettrons pas d'énoncer notre jugement sur le mérite médical des ouvrages de M. de Montegre ; nous ferons remarquer seulement qu'ils sont rédigés dans un style clair, facile et élégant, et portent tous une teinte de philosophie qui fait oublier la sécheresse du sujet, et en rend la lecture instructive et agréable à tout le monde. Le traité que ce savant a donné sur le magnétisme animal, et les nombreux articles dont il a enrichi le Dictionnaire des Sciences médicales, nous semblent justifier plus particulièrement cette opinion.

Peu de jours avant de payer le tribut à la nature, M. de Montegre avait eu plusieurs entrevues avec S. E. le président d'Haïti, dans lesquelles il lui avait communiqué ses idées relativement à l'établissement qu'il se proposait de

former au Port-au-Prince, et lui avait remis l'aperçu d'un plan à ce sujet. Ce plan, qui renferme les vues les plus sages, n'était que le préliminaire des mémoires détaillés qu'il voulait fournir sur cet objet pour donner plus de développement à ses vues. Nous ne saurions trop regretter de ne pas avoir ces mémoires. De quelque utilité qu'ils eussent pu être pour nous, nous devons dire cependant qu'ils n'étaient pas nécessaires pour faire sentir au président toute l'importance de l'établissement médical dont il s'agit : il en avait suffisamment reconnu les avantages dans les entretiens qu'il avait eus avec feu M. de Montegre, et il lui avait promis de lui faciliter de toute manière l'exécution de ses projets. Le mérite de ce savant n'avait pu échapper à la pénétration de S. E. ; l'accueil obligeant qu'elle s'était plu à lui faire, et les regrets sincères que la perte de cet homme recommandable lui a causés, prouvent qu'elle sait apprécier et honorer le savoir et la vertu. Espérons que le dévouement philanthropique de feu M. de Montegre excitera celui de quelque autre ami de l'humanité, en possession comme lui de talens distingués, et qu'un jour nous aurons l'avantage d'avoir un établissement national, où la jeunesse haïtienne pourra s'instruire dans les différentes branches des connaissances humaines. Nous sommes du moins bien convaincus que le chef qui préside à nos destinées, toujours animé du désir de faire tout ce qui peut contribuer au bonheur et à la prospérité de son pays, et pensant que le plus prompt et le plus sûr moyen d'y parvenir est de faire fleurir les sciences et les arts sur notre sol, et d'adopter les institutions qui peuvent nous élever au niveau de la civilisation actuelle, ne négligera rien de ce qui pourra amener cet heureux état de choses.

PAR M. COLOMBEL,
Secrétaire particulier de S. Exc. le président d'Haïti.

IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, PLACE DE L'ODÉON.